

Pierre Corneille

La Place Royale ou
L'amoureux extravagant

bibebook

Pierre Corneille

La Place Royale
ou L'amoureux
extravagant

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Adresse



MONSIEUR***

Monsieur,

J'observe religieusement
la loi que vous m'avez
prescrite, et vous rends
mes devoirs avec le

même secret que je traiterais un amour, si j'étais homme à bonne fortune. Il me suffit que vous sachiez que je m'acquitte, sans le faire connaître à tout le monde, et sans que par cette publication je vous mette en mauvaise odeur auprès d'un sexe dont vous conservez les bonnes grâces avec tant de soin. Le héros de cette pièce ne traite pas bien les dames, et tâche d'établir des maximes qui leur sont trop désavantageuses, pour nommer son protecteur ; elles s'imagineraient que vous ne pourriez l'approuver sans avoir grande part à ses sentiments, et que toute sa morale serait plutôt un

portrait de votre conduite qu'un effort de mon imagination ; et véritablement, Monsieur, cette possession de vous-même, que vous conservez si parfaite parmi tant d'intrigues où vous semblez embarrassé, en approche beaucoup. C'est de vous que j'ai appris que l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire ; qu'on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas ; que si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug ; et qu'enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours

l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle, et forcée par quelque ascendant de naissance à qui nous ne pouvons résister. Nous ne sommes point redevables à celui de qui nous recevons un bienfait par contrainte, et on ne nous donne point ce qu'on ne saurait nous refuser. Mais je vais trop avant pour une épître : il semblerait que j'entreprendrais la justification de mon Alidor ; et ce n'est pas mon dessein de mériter par cette défense la haine de la plus belle moitié du monde, et qui domine si puissamment sur les volontés de

l'autre. Un poète n'est jamais garant des fantaisies qu'il donne à ses acteurs ; et si les dames trouvent ici quelques discours qui les blessent, je les supplie de se souvenir que j'appelle extravagant celui dont ils partent et que par d'autres poèmes, j'ai assez relevé leur gloire et soutenu leur pouvoir, pour effacer les mauvaises idées que celui-ci leur pourra faire concevoir de mon esprit. Trouvez bon que j'achève par là et que je n'ajoute à cette prière que je leur fais que la protestation d'être éternellement,

Monsieur,

Votre très humble et très fidèle

serviteur,
Corneille.



Examen



E NE PUIS dire tant de bien de celle-ci que de la précédente. Les vers en sont plus forts ; mais il y a manifestement une duplicité d'action. Alidor, dont l'esprit extravagant se trouve incommodé d'un amour qui l'attache trop, veut faire en sorte qu'Angélique sa maîtresse se donne à son ami Cléandre ; et c'est pour

cela qu'il lui fait rendre une fausse lettre qui le convainc de légèreté, et qu'il joint à cette supposition des mépris assez piquants pour l'obliger dans sa colère à accepter les affections d'un autre. Ce dessein avorte, et la donne à Doraste contre son intention ; et cela l'oblige à en faire un nouveau pour la porter à un enlèvement. Ces deux desseins, formés ainsi l'un après l'autre, font deux actions, et donnent deux âmes au poème, qui d'ailleurs finit assez mal par un mariage de deux personnes épisodiques, qui ne tiennent que le second rang dans la pièce. Les premiers acteurs y

achèvent bizarrement, et tout ce qui les regarde fait languir le cinquième acte, où ils ne paraissent plus, à le bien prendre, que comme seconds acteurs. L'épilogue d'Alidor n'a pas la grâce de celui de la Suivante, qui ayant été très intéressée dans l'action principale, et demeurant enfin sans amant, n'ose expliquer ses sentiments en la présence de sa maîtresse et de son père, qui ont tous deux leur compte, et les laisse rentrer pour pester en liberté contre eux et contre sa mauvaise fortune, dont elle se plaint en elle-même, et fait par là connaître au spectateur l'assiette de son esprit après un effet si contraire

à ses souhaits.

Alidor est sans doute trop bon ami pour être si mauvais amant. Puisque sa passion l'importune tellement qu'il veut bien outrager sa maîtresse pour s'en défaire, il devrait se contenter de ce premier effort, qui la fait obtenir à Doraste, sans s'embarrasser de nouveau pour l'intérêt d'un ami, et hasarder en sa considération un repos qui lui est si précieux. Cet amour de son repos n'empêche point qu'au cinquième acte il ne se montre encore passionné pour cette maîtresse, malgré la résolution qu'il avait prise de s'en défaire, et les trahisons qu'il lui a

faites : de sorte qu'il semble ne commencer à l'aimer véritablement que quand il lui a donné sujet de le haïr. Cela fait une inégalité de mœurs qui est vicieuse.

Le caractère d'Angélique sort de la bienséance, en ce qu'elle est trop amoureuse, et se résout trop tôt à se faire enlever par un homme qui lui doit être suspect. Cet enlèvement lui réussit mal ; et il a été bon de lui donner un mauvais succès, bien qu'il ne soit pas besoin que les grands crimes soient punis dans la tragédie, parce que leur peinture imprime assez d'horreur pour en détourner les spectateurs. Il n'en est pas de

même des fautes de cette nature, et elles pourraient engager un esprit jeune et amoureux à les imiter, si l'on voyait que ceux qui les commettent vinssent à bout, par ce mauvais moyen, de ce qu'ils désirent.

Malgré cet abus, introduit par la nécessité et légitimé par l'usage, de faire dire dans la rue à nos amantes de comédie ce que vraisemblablement elles diraient dans leur chambre, je n'ai osé y placer Angélique durant la réflexion douloureuse qu'elle fait sur la promptitude et l'imprudence de ses ressentiments, qui la font consentir à épouser l'objet de sa haine : j'ai

mieux aimé rompre la liaison des scènes, et l'unité de lieu qui se trouve assez exacte en ce poème à cela près, afin de la faire soupirer dans son cabinet avec plus de bienséance pour elle, et plus de sûreté pour l'entretien d'Alidor. Phylis, qui le voit sortir de chez elle, en aurait trop vu si elle les avait aperçus tous deux sur le théâtre ; et au lieu du soupçon de quelque intelligence renouée entre eux qui la porte à l'observer durant le bal, elle aurait eu sujet d'en prendre une entière certitude, et d'y donner un ordre qui eût rompu tout le nouveau dessein d'Alidor et l'intrigue de la

pièce.

En voilà assez sur celle-ci ; je passe
aux deux qui restent dans ce volume.



Phylis, sœur de Doraste.

Polymas, domestique d'Alidor.

Lycante, domestique de Doraste.

*La scène est à Paris dans la place
Royale.*



Acte premier



Scène première

Angélique, Phylis

Angélique

Ton frère, je l'avoue, a beaucoup de mérite ;

Mais souffre qu'envers lui cet éloge
m'acquitte,

Et ne m'entretiens plus des feux qu'il
a pour moi.

Phylis

C'est me vouloir prescrire une trop
dure loi.

Puis-je, sans étouffer la voix de la
nature,

Dénier mon secours aux tourments
qu'il endure ?

Quoi ! tu m'aimes, il meurt, et tu
peux le guérir ;

Et sans t'importuner je le verrais
périr !

Ne me diras-tu point que j'ai tort de
le plaindre ?

Angélique

C'est un mal bien léger qu'un feu
qu'on peut éteindre.

Phylis

Je sais qu'il le devrait ; mais avec
tant d'appas,

Le moyen qu'il te voie et ne t'adore
pas ?

Ses yeux ne souffrent point que son
cœur soit de glace ;

On ne pourrait aussi m'y résoudre,
en sa place ;

Et tes regards, sur moi plus forts que
tes mépris,

Te sauraient conserver ce que tu
m'aurais pris.

Angélique

S'il veut garder encor cette humeur
obstinée,

Je puis bien m'empêcher d'en être
importunée ;

Feindre un peu de migraine, ou me
faire celer,

C'est un moyen bien court de ne lui
plus parler :

Mais ce qui m'en déplaît, et qui me
désespère,

C'est de perdre la sœur pour éviter le
frère,

Et me violenter à fuir ton entretien,

Puisque te voir encor c'est m'exposer
au sien.

Du moins, s'il faut quitter cette
douce pratique,

Ne mets point en oubli l'amitié
d'Angélique,

Et crois que ses effets auront leur
premier cours

Aussitôt que ton frère aura d'autres
amours.

Phylis

Tu vis d'un air étrange, et presque
insupportable.

Angélique

Que toi-même pourtant dois trouver
équitable ;

Mais la raison sur toi ne saurait
l'emporter ;

Dans l'intérêt d'un frère on ne peut
l'écouter.

Phylis

Et par quelle raison négliger son
martyre ?

Angélique

Vois-tu, j'aime Alidor, et c'est assez
te dire.

Le reste des mortels pourrait
m'offrir des vœux,

Je suis aveugle, sourde, insensible
pour eux ;

La pitié de leurs maux ne peut
toucher mon âme

Que par des sentiments dérobés à ma
flamme.

On ne doit point avoir des amants
par quartier ;

Alidor a mon cœur, et l'aura tout
entier ;

En aimer deux, c'est être à tous deux
infidèle.

Phylis

Qu'Alidor seul te rende à tout autre
cruelle,

C'est avoir pour le reste un cœur
trop endurci.

Angélique

Pour aimer comme il faut, il faut
aimer ainsi.

Phylis

Dans l'obstination où je te vois
réduite,

J'admire ton amour, et ris de ta
conduite.

Fasse état qui voudra de ta fidélité,

Je ne me pique point de cette vanité ;

Et l'exemple d'autrui m'a trop fait
reconnaître

Qu'au lieu d'un serviteur c'est
accepter un maître.

Quand on n'en souffre qu'un, qu'on
ne pense qu'à lui,

Tous autres entretiens nous donnent
de l'ennui,

Il nous faut de tout point vivre à sa
fantaisie,

Souffrir de son humeur, craindre sa
jalousie,

Et de peur que le temps n'emporte
ses ferveurs,

Le combler chaque jour de nouvelles
faveurs :

Notre âme, s'il s'éloigne, est

chagrine, abattue ;

Sa mort nous désespère, et son
change nous tue.

Et de quelque douceur que nos feux
soient suivis,

On dispose de nous sans prendre
notre avis ;

C'est rarement qu'un père à nos
goûts s'accommode ;

Et lors, juge quels fruits on a de ta
méthode.

Pour moi, j'aime un chacun, et sans
rien négliger,

Le premier qui m'en conte a de quoi
m'engager :

Ainsi tout contribue à ma bonne fortune ;

Tout le monde me plaît et rien ne m'importune.

De mille que je rends l'un de l'autre jaloux,

Mon cœur n'est à pas un, et se promet à tous ;

Ainsi tous à l'envi s'efforcent à me plaire ;

Tous vivent d'espérance, et briguent leur salaire ;

L'éloignement d'aucun ne saurait m'affliger,

Mille encore présents m'empêchent
d'y songer.

Je n'en crains point la mort, je n'en
crains point le change

Un monde m'en console aussitôt, ou
m'en venge.

Le moyen que de tant et de si
différents

Quelqu'un n'ait assez d'heur pour
plaire à mes parents ?

Et si quelque inconnu m'obtient
d'eux pour maîtresse,

Ne crois pas que j'en tombe en
profonde tristesse ;

Il aura quelques traits de tant que je

chéris,

Et je puis avec joie accepter tous
maris.

Angélique

Voilà fort plaisamment tailler cette
matière,

Et donner à ta langue une libre
carrière ;

Ce grand flux de raisons dont tu
viens m'attaquer

Est bon à faire rire, et non à
pratiquer.

Simple ! tu ne sais pas ce que c'est
que tu blâmes,

Et ce qu'a de douceurs l'union de
deux âmes ;

Tu n'éprouvas jamais de quels
contentements

Se nourrissent les feux des fidèles
amants.

Qui peut en avoir mille en est plus
estimée ;

Mais qui les aime tous de pas un
n'est aimée ;

Elle voit leur amour soudain se
dissiper.

Qui veut tout retenir laisse tout
échapper.

Phylis

Défais-toi, défais-toi de tes fausses
maximes ;

Ou si ces vieux abus te semblent
légitimes,

Si le seul Alidor te plaît dessous les
cieux,

Conserve-lui ton cœur, mais partage
tes yeux :

De mon frère par là soulage un peu
les plaies ;

Accorde un faux remède à des
douleurs si vraies ;

Feins, déguise avec lui, trompe-le par
pitié,

Ou du moins par vengeance et par inimitié.

Angélique

Le beau prix qu'il aurait de m'avoir tant chérie,

Si je ne le payais que d'une tromperie !

Pour salaire des maux qu'il endure en m'aimant,

Il aura qu'avec lui je vivrai franchement.

Phylis

Franchement, c'est-à-dire avec mille rudesses

Le mépriser, le fuir, et par quelques
adresses

Qu'il tâche d'adoucir... Quoi, me
quitter ainsi

Et sans me dire adieu ! le sujet ?



Scène II

Doraste, Phylis

Doraste

Le voici.

Ma sœur, ne cherche plus une chose
trouvée :

Sa fuite n'est l'effet que de mon
arrivée ;

Ma présence la chasse, et son muet

départ

A presque devancé son dédaigneux regard.

Phylis

Juge par là quels fruits produit mon entremise.

Je m'acquitte des mieux de la charge commise ;

Je te fais plus parfait mille fois que tu n'es :

Ton feu ne peut aller au point où je le mets ;

J'invente des raisons à combattre sa haine ;

Je blâme, flatte, prie, et perds
toujours ma peine,

En grand péril d'y perdre encor son
amitié,

Et d'être en tes malheurs avec toi de
moitié.

Doraste

Ah ! tu ris de mes maux.

Phylis

Que veux-tu que je fasse ?

Ris des miens, si jamais tu me vois
en ta place.

Que serviraient mes pleurs ? Veux-tu
qu'à tes tourments

J'ajoute la pitié de mes
ressentiments ?

Après mille mépris qu'a reçus ta
folie,

Tu n'es que trop chargé de ta
mélancolie ;

Si j'y joignais la mienne, elle
t'accablerait,

Et de mon déplaisir le tien
redoublerait ;

Contraindre mon humeur me serait
un supplice

Qui me rendrait moins propre à te
faire service.

Vois-tu ? par tous moyens je te veux

soulager ;

Mais j'ai bien plus d'esprit que de
m'en affliger.

Il n'est point de douleur si forte en
un courage

Qui ne perde sa force auprès de mon
visage ;

C'est toujours de tes maux autant de
rabbattu :

Confesse, ont-ils encor le pouvoir
qu'ils ont eu ?

Ne sens-tu point déjà ton âme un peu
plus gaie ?

Doraste

Tu me forces à rire en dépit que j'en aie.

Je souffre tout de toi, mais à condition

D'employer tous tes soins à mon affection.

Dis-moi par quelle ruse il faut...

Phylis

Rentrons, mon frère :

Un de mes amants vient, qui pourrait nous distraire.



Scène III

Cléandre

Que je dois bien faire pitié

De souffrir les rigueurs d'un sort si
tyrannique !

J'aime Alidor, j'aime Angélique ;

Mais l'amour cède à l'amitié,

Et jamais on n'a vu sous les lois

d'une belle

D'amant si malheureux, ni d'ami si fidèle.

Ma bouche ignore mes désirs,

Et de peur de se voir trahi par imprudence,

Mon cœur n'a point de confiance

Avec mes yeux ni mes soupirs :

Tous mes vœux sont muets, et l'ardeur de ma flamme

S'enferme tout entière au-dedans de mon âme.

Je feins d'aimer en d'autres lieux ;

Et pour en quelque sorte alléger mon

supplice,

Je porte du moins mon service

A celle qu'elle aime le mieux.

Phylis, à qui j'en conte, a beau faire
la fine ;

Son plus charmant appas, c'est
d'être sa voisine.

Esclave d'un œil si puissant,

Jusque-là seulement me laisse aller
ma chaîne,

Trop récompensé, dans ma peine,

D'un de ses regards en passant.

Je n'en veux à Phylis que pour voir
Angélique,

Et mon feu, qui vient d'elle, auprès
d'elle s'explique.

Ami, mieux aimé mille fois,

Faut-il, pour m'accabler de douleurs
infinies,

Que nos volontés soient unies

Jusqu'à faire le même choix ?

Viens quereller mon cœur d'avoir
tant de faiblesse

Que de se laisser prendre au même
œil qui te blesse.

Mais plutôt vois te préférer

A celle que le tien préfère à tout le
monde,

Et ton amitié sans seconde

N'aura plus de quoi murmurer.

Ainsi je veux punir ma flamme
déloyale ;

Ainsi...



Scène IV

Alidor, Cléandre

Alidor

Te rencontrer dans la place Royale,
Solitaire, et si près de ta douce
prison,

Montre bien que Phylis n'est pas à la
maison.

Cléandre

Mais voir de ce côté ta démarche
avancée

Montre bien qu'Angélique est fort
dans ta pensée.

Alidor

Hélas ! c'est mon malheur ! son objet
trop charmant,

Quoi que je puisse faire, y règne
absolument.

Cléandre

De ce pouvoir peut-être elle use en
inhumaine ?

Alidor

Rien moins, et c'est par là que

redouble ma peine :

Ce n'est qu'en m'aimant trop qu'elle
me fait mourir ;

Un moment de froideur, et je
pourrais guérir ;

Une mauvaise œillade, un peu de
jalousie,

Et j'en aurais soudain passé ma
fantaisie :

Mais las ! elle est parfaite, et sa
perfection

N'approche point encor de son
affection ;

Point de refus pour moi, point
d'heures inégales ;

Accablé de faveurs à mon repos
fatales,

Sitôt qu'elle voit jour à d'innocents
plaisirs,

Je vois qu'elle devine et prévient mes
désirs ;

Et si j'ai des rivaux, sa dédaigneuse
vue

Les désespère autant que son ardeur
me tue.

Cléandre

Vit-on jamais amant de la sorte
enflammé,

Qui se tînt malheureux pour être

trop aimé ?

Alidor

Comptes-tu mon esprit entre les ordinaires ?

Penses-tu qu'il s'arrête aux sentiments vulgaires ?

Les règles que je suis ont un air tout divers ;

Je veux la liberté dans le milieu des fers.

Il ne faut point servir d'objet qui nous possède ;

Il ne faut point nourrir d'amour qui ne nous cède ;

Je le hais, s'il me force : et quand
j'aime, je veux

Que de ma volonté dépendent tous
mes vœux ;

Que mon feu m'obéisse, au lieu de
me contraindre ;

Que je puisse à mon gré l'enflammer
et l'éteindre,

Et toujours en état de disposer de
moi,

Donner, quand il me plaît, et retirer
ma foi.

Pour vivre de la sorte Angélique est
trop belle :

Mes pensers ne sauraient

m'entretenir que d'elle ;

Je sens de ses regards mes plaisirs se
borner ;

Mes pas d'autre côté n'oseraient se
tourner,

Et de tous mes soucis la liberté
bannie

Me soumet en esclave à trop de
tyrannie.

J'ai honte de souffrir les maux dont
je me plains,

Et d'éprouver ses yeux plus forts que
mes desseins.

Je n'ai que trop languï sous de si
rudes gênes ;

A tel prix que ce soit, il faut rompre
mes chaînes,

De crainte qu'un hymen, m'en ôtant
le pouvoir,

Fût d'un amour par force un amour
par devoir.

Cléandre

Crains-tu de posséder un objet qui te
charme ?

Alidor

Ne parle point d'un nœud dont le
seul nom m'alarme.

J'idolâtre Angélique : elle est belle
aujourd'hui,

Mais sa beauté peut-elle autant durer
que lui ?

Et pour peu qu'elle dure, aucun me
peut-il dire

Si je pourrai l'aimer jusqu'à ce
qu'elle expire ?

Du temps, qui change tout, les
révolutions

Ne changent-elles pas nos
résolutions ?

Est-ce une humeur égale et ferme que
la nôtre ?

N'a-t-on point d'autres goûts en un
âge qu'en l'autre ?

Juge alors le tourment que c'est

d'être attaché,

Et de ne pouvoir rompre un si
fâcheux marché.

Cependant Angélique, à force de me
plaire,

Me flatte doucement de l'espoir du
contraire ;

Et si d'autre façon je ne me sais
garder,

Je sens que ses attraits m'en vont
persuader.

Mais puisque son amour me donne
tant de peine,

Je la veux offenser pour acquérir sa
haine,

Et mériter enfin un doux
commandement

Qui prononce l'arrêt de mon
bannissement.

Ce remède est cruel, mais pourtant
nécessaire :

Puisqu'elle me plaît trop, il me faut
lui déplaire.

Tant que j'aurai chez elle encor le
moindre accès,

Mes desseins de guérir n'auront
point de succès.

Cléandre

Etrange humeur d'amant !

Alidor

Etrange, mais utile.

Je me procure un mal pour en éviter mille.

Cléandre

Tu ne prévois donc pas ce qui t'attend de maux,

Quand un rival aura le fruit de tes travaux ?

Pour se venger de toi, cette belle offensée

Sous les lois d'un mari sera bientôt passée ;

Et lors, que de soupirs et de pleurs

répandus

Ne te rendront aucun de tant de
biens perdus !

Alidor

Dis mieux, que pour rentrer dans
mon indifférence,

Je perdrai mon amour avec mon
espérance,

Et qu'y trouvant alors sujet
d'aversion,

Ma liberté naîtra de ma punition.

Cléandre

Après cette assurance, ami, je me
déclare.

Amoureux dès longtemps d'une
beauté si rare,

Toi seul de la servir me pouvais
empêcher ;

Et je n'aimais Phylis que pour m'en
approcher.

Souffre donc maintenant que pour
mon allégeance,

Je prenne, si je puis, le temps de sa
vengeance ;

Que des ressentiments qu'elle aura
contre toi

Je tire un avantage en lui portant ma
foi,

Et que cette colère en son âme

conçue

Puisse de mes désirs faciliter l'issue.

Alidor

Si ce joug inhumain, ce passage
trompeur,

Ce supplice éternel, ne te fait point
de peur,

A moi ne tiendra pas que la beauté
que j'aime

Ne me quitte bientôt pour un autre
moi-même.

Tu portes en bon lieu tes désirs
amoureux ;

Mais songe que l'hymen fait bien des

malheureux.

Cléandre

J'en veux bien faire essai ; mais
d'ailleurs, quand j'y pense,

Peut-être seulement le nom d'époux
t'offense,

Et tu voudrais qu'un autre...

Alidor

Ami, que me dis-tu ?

Connais mieux Angélique et sa haute
vertu ;

Et sache qu'une fille a beau toucher
mon âme,

Je ne la connais plus dès l'heure

qu'elle est femme.

De mille qu'autrefois tu m'as vu
caresser,

En pas une un mari pouvait-il
s'offenser ?

J'évite l'apparence autant comme le
crime ;

Je fuis un compliment qui semble
illégitime ;

Et le jeu m'en déplaît, quand on fait
à tous coups

Causer un médisant, et rêver un
jaloux.

Encor que dans mon feu mon cœur
ne s'intéresse,

Je veux pouvoir prétendre où ma
bouche l'adresse,

Et garder, si je puis, parmi ces
fictions,

Un renom aussi pur que mes
intentions.

Ami, soupçon à part, et sans plus de
réplique,

Si tu veux en ma place être aimé
d'Angélique,

Allons tout de ce pas ensemble
imaginer

Les moyens de la perdre et de te la
donner,

Et quelle invention sera la plus aisée.

Cléandre

Allons. Ce que j'ai dit n'était que par
risée.



Acte II



Scène première

Angélique, Polymas

Angélique

Angélique, tenant une lettre ouverte.

De cette trahison ton maître est donc l'auteur ?

Polymas

Assez imprudemment il m'en fait le porteur.

Comme il se rend par là digne qu'on
le prévienne,

Je veux bien en faire une en haine de
la sienne ;

Et mon devoir, mal propre à de si
lâches coups,

Manque aussitôt vers lui que son
amour vers vous.

Angélique

Contre ce que je vois le mien encor
s'obstine.

Qu'Alidor ait écrit cette lettre à
Clarine !

Et qu'ainsi d'Angélique il se voulût
jouer !

Polymas

Il n'aura pas le front de le désavouer.

Opposez-lui ces traits, battez-le de ses armes ;

Pour s'en pouvoir défendre il lui faudrait des charmes ;

Mais surtout cachez-lui ce que je fais pour vous,

Et ne m'exposez point aux traits de son courroux ;

Que je vous puisse encor trahir son artifice,

Et pour mieux vous servir, rester à son service.

Angélique

Rien ne m'échappera qui te puisse
toucher ;

Je sais ce qu'il faut dire, et ce qu'il
faut cacher.

Polymas

Feignez d'avoir reçu ce billet de
Clarine,

Et que...

Angélique

Ne m'instruis point, et va, qu'il ne
devine.

Polymas

Mais...

Angélique

Ne réplique plus, et va-t'en.

Polymas

J'obéis.

Angélique, *seule*.

Mes feux, il est donc vrai que l'on
vous a trahis ?

Et ceux dont Alidor montrait son
âme atteinte

Ne sont plus que fumée, ou n'étaient
qu'une feinte ?

Que la foi des amants est un gage
pipeur !

Que leurs serments sont vains, et

notre espoir trompeur !

Qu'on est peu dans leur cœur pour
être dans leur bouche !

Et que malaisément on sait ce qui les
touche !

Mais voici l'infidèle. Ah ! qu'il se
contraint bien !



Scène II

Alidor, Angélique

Alidor

Puis-je avoir un moment de ton cher
entretien ?

Mais j'appelle un moment, de même
qu'une année

Passes entre deux amants pour moins
qu'une journée.

Angélique

Avec de tels discours oses-tu
m'aborder,

Perfide, et sans rougir peux-tu me
regarder ?

As-tu cru que le ciel consentît à ma
perte,

Jusqu'à souffrir encor ta lâcheté
couverte ?

Apprends, perfide, apprends que je
suis hors d'erreur ;

Tes yeux ne me sont plus que des
objets d'horreur.

Je ne suis plus charmée ; et mon âme,
plus saine,

N'eût jamais tant d'amour qu'elle a
pour toi de haine.

Alidor

Voilà me recevoir avec des
compliments

Qui seraient pour tout autre un peu
moins que charmants.

Quel en est le sujet ?

Angélique

Le sujet ? lis, parjure ;

Et puis accuse-moi de te faire une
injure !

*Alidor lit la lettre entre les mains
d'Angélique.*

Lettre supposée d'Alidor à Clarine.

Clarine, je suis tout à vous ;

Ma liberté vous rend les armes :

Angélique n'a point de charmes

Pour me défendre de vos coups ;

Ce n'est qu'une idole mouvante ;

Ses yeux sont sans vigueur, sa
bouche sans appas :

Alors que je l'aimais, je ne la connus
pas ;

Et de quelques attraits que ce monde
vous vante,

Vous devez mes affections

Autant à ses défauts qu'à vos
perfections.

Angélique

Eh bien, ta perfidie est-elle en
évidence ?

Alidor

Est-ce là tant de quoi ?

Angélique

Tant de quoi ? l'impudence !

Après mille serments il me manque
de foi,

Et me demande encor si c'est là tant
de quoi !

Change, si tu le veux ; je n'y perds

qu'un volage :

Mais en m'abandonnant, laisse en
paix mon visage ;

Oublie avec ta foi ce que j'ai de
défauts ;

N'établis point tes feux sur le peu
que je vaux ;

Fais que, sans m'y mêler, ton
compliment s'explique,

Et ne le grossis point du mépris
d'Angélique.

Alidor

Deux mots de vérité vous mettent
bien aux champs.

Angélique

Ciel, tu ne punis point des hommes si méchants !

Ce traître vit encore, il me voit, il respire,

Il m'affronte, il l'avoue, il rit quand je soupire.

Alidor

Vraiment le ciel a tort de ne vous pas donner,

Lorsque vous tempêtez, sa foudre à gouverner ;

Il devrait avec vous être d'intelligence.

(Angélique déchire la lettre et en jette les morceaux, et Alidor continue.)

Le digne et grand objet d'une haute vengeance !

Vous traitez du papier avec trop de rigueur.

Angélique

Que n'en puis-je autant faire à ton perfide cœur !

Alidor

Qui ne vous flatte point
puissamment vous irrite.

Pour dire franchement votre peu de mérite,

Commet-on des forfaits si grands et
si nouveaux

Qu'on doive tout à l'heure être mis
en morceaux ?

Si ce crime autrement ne saurait se
remettre,

*(Il lui présente aux yeux un miroir
qu'elle porte à sa ceinture.)*

Cassez ; ceci vous dit encor pis que
ma lettre.

Angélique

S'il me dit mes défauts autant ou
plus que toi,

Déloyal, pour le moins il n'en dit rien
qu'à moi :

C'est dedans son cristal que je les étudie ;

Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie.

Il m'en donne un avis sans me les reprocher,

Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

Alidor

Vous êtes en colère, et vous dites des pointes ?

Ne présumiez-vous point que j'irais, à mains jointes,

Les yeux enflés de pleurs et le cœur

de soupirs,

Vous faire offre à genoux de mille
repentirs ?

Que vous êtes à plaindre, étant si
fort déçue !

Angélique

Insolent ! ôte-toi pour jamais de ma
vue.

Alidor

Me défendre vos yeux après mon
changement,

Appelez-vous cela du nom de
châtiment ?

Ce n'est que me bannir du lieu de

mon supplice ;

Et ce commandement est si plein de justice,

Que, bien que je renonce à vivre sous vos lois,

Je vais vous obéir pour la dernière fois.



Scène III

Angélique

Commandement honteux, où ton
obéissance

N'est qu'un signe trop clair de mon
peu de puissance,

Où ton bannissement a pour toi des
appas,

Et me devient cruel de ne te l'être pas !

A quoi se résoudra désormais ma colère,

Si ta punition te tient lieu de salaire ?

Que mon pouvoir me nuit ! et qu'il m'est cher vendu !

Voilà ce que me vaut d'avoir trop attendu :

Je devais prévenir ton outrageux caprice ;

Mon bonheur dépendait de te faire injustice.

Je chasse un fugitif avec trop de raison,

Et lui donne les champs quand il
rompt sa prison.

Ah ! que n'ai-je eu des bras à suivre
mon courage !

Qu'il m'eût bien autrement réparé
cet outrage !

Que j'eusse retranché de ses propos
railleurs !

Le traître n'eût jamais porté son
cœur ailleurs ;

Puisqu'il m'était donné, je m'en
fusse saisie ;

Et sans prendre conseil que de ma
jalousie,

Puisqu'un autre portrait en efface le
mien,

Cent coups auraient chassé ce voleur
de mon bien.

Vains projets, vains discours, vaine
et fausse allégeance !

Et mes bras et son cœur manquent à
ma vengeance !

Ciel, qui m'en vois donner de si
justes sujets,

Donne-m'en des moyens, donne-m'en
des objets.

Où me dois-je adresser ? qui doit
porter sa peine ?

Qui doit à son défaut m'éprouver

inhumaine ?

De mille désespoirs mon cœur est
assailli ;

Je suis seule punie, et je n'ai point
failli.

Mais j'ose faire au ciel une injuste
querelle ;

Je n'ai que trop failli d'aimer un
infidèle,

De recevoir un traître, un ingrat,
sous ma loi,

Et trouver du mérite en qui manquait
de foi.

Ciel, encore une fois, écoute mon
envie :

Ote-m'en la mémoire, ou le prive de
vie ;

Fais que de mon esprit je puisse le
bannir,

Ou ne l'avoir que mort dedans mon
souvenir !

Que je m'anime en vain contre un
objet aimable !

Tout criminel qu'il est, il me semble
adorable ;

Et mes souhaits, qu'étouffe un
soudain repentir,

En demandant sa mort n'y sauraient
consentir.

Restes impertinents d'une flamme
insensée,

Ennemis de mon heur, sortez de ma
pensée,

Ou si vous m'en peignez encore
quelques traits,

Laissez là ses vertus, peignez-moi ses
forfaits.



Scène IV

Angélique, Phylis

Angélique

Le croirais-tu, Phylis ? Alidor
m'abandonne.

Phylis

Pourquoi non ? Je n'y vois rien du
tout qui m'étonne,

Rien qui ne soit possible, et de plus

fort commun.

La constance est un bien qu'on ne voit en pas un.

Tout change sous les cieux, mais partout bon remède.

Angélique

Le ciel n'en a point fait au mal qui me possède.

Phylis

Choisis de mes amants, sans t'affliger si fort,

Et n'appréhende pas de me faire grand tort ;

J'en pourrais, au besoin, fournir

toute la ville,

Qu'il m'en demeurerait encor plus de
deux mille.

Angélique

Tu me ferais mourir avec de tels
propos ;

Ah ! laisse-moi plutôt soupirer en
repos,

Ma sœur.

Phylis

Plût au bon Dieu que tu voulusses
l'être !

Angélique

Eh quoi ! tu ris encor ! C'est bien

faire paraître...

Phylis

Que je ne saurais voir d'un visage
affligé

Ta cruauté punie, et mon frère vengé.

Après tout, je connais quelle est ta
maladie :

Tu vois comme Alidor est plein de
perfidie ;

Mais je mets dans deux jours ma tête
à l'abandon

Au cas qu'un repentir n'obtienne son
pardon.

Angélique

Après que cet ingrat me quitte pour
Clarine ?

Phylis

De le garder longtemps elle n'a pas la
mine ;

Et j'estime si peu ces nouvelles
amours,

Que je te pleige encor son retour
dans deux jours ;

Et lors ne pense pas, quoi que tu te
proposes,

Que de tes volontés devant lui tu
disposes.

Prépare tes dédains, arme-toi de
rigueur,

Une larme, un soupir te percera le cœur ;

Et je serai ravie alors de voir vos flammes

Brûler mieux que devant, et rejoindre vos âmes.

Mais j'en crains un succès à ta confusion :

Qui change une fois change à toute occasion ;

Et nous verrons toujours, si Dieu le laisse vivre,

Un change, un repentir, un pardon, s'entre-suivre.

Ce dernier est souvent l'amorce d'un forfait,

Et l'on cesse de craindre un courroux sans effet.

Angélique

Sa faute a trop d'excès pour être rémissible,

Ma sœur ; je ne suis pas de la sorte insensible :

Et si je présumais que mon trop de bonté

Pût jamais se résoudre à cette lâcheté,

Qu'un si honteux pardon pût suivre cette offense,

J'en préviendrais le coup, m'en ôtant
la puissance.

Adieu : dans la colère où je suis
aujourd'hui,

J'accepterais plutôt un barbare que
lui.



Scène V

Phylis, Doraste

Phylis

Il faut donc se hâter qu'elle ne refroidisse.

(Elle frappe du pied à la porte de son logis et fait sortir son frère.)

Frère, quelque inconnu t'a fait un bon office :

Il ne tiendra qu'à toi d'être un
second Médor ;

On a fait qu'Angélique...

Doraste

Eh bien ?

Phylis

Hait Alidor.

Doraste

Elle hait Alidor ! Angélique !

Phylis

Angélique.

Doraste

D'où lui vient cette humeur ? qui les

a mis en pique ?

Phylis

Si tu prends bien ton temps, il y fait bon pour toi.

Va, ne t'amuse point à savoir le pourquoi ;

Parle au père d'abord ; tu sais qu'il te souhaite ;

Et s'il ne s'en dédit, tiens l'affaire pour faite.

Doraste

Bien qu'un si bon avis ne soit à mépriser,

Je crains...

Phylis

Lysis m'aborde, et tu me veux
causer !

Entre chez Angélique, et pousse ta
fortune :

Quand je vois un amant, un frère
m'importune.



Scène VI

Lysis, Phylis

Lysis

Comme vous le chassez !

Phylis

Qu'eût-il fait avec nous ?

Mon entretien sans lui te semblera
plus doux ;

Tu pourras t'expliquer avec moins de

contrainte,

Me conter de quels feux tu te sens
l'âme atteinte,

Et ce que tu croiras propre à te
soulager.

Regarde maintenant si je sais
t'obliger.

Lysis

Cette obligation serait bien plus
extrême,

Si vous vouliez traiter tous mes
rivaux de même ;

Et vous feriez bien plus pour mon
contentement,

De souffrir avec vous vingt frères
qu'un amant.

Phylis

Nous sommes donc, Lysis, d'une
humeur bien contraire :

J'y souffrirais plutôt cinquante
amants qu'un frère ;

Et puisque nos esprits ont si peu de
rapport,

Je m'étonne comment nous nous
aimons si fort.

Lysis

Vous êtes ma maîtresse, et mes
flammes discrètes

Doivent un tel respect aux lois que
vous me faites,

Que pour leur obéir mes sentiments
domptés

N'osent plus se régler que sur vos
volontés.

Phylis

J'aime des serviteurs qui pour une
maîtresse

Souffrent ce qui leur nuit, aiment ce
qui les blesse.

Si tu vois quelque jour tes feux
récompensés,

Souviens-toi... Qu'est-ce-ci ?

Cléandre, vous passez ?

*(Cléandre va pour entrer chez
Angélique, et Phylis l'arrête.)*



Scène VII

Cléandre, Phylis, Lysis

Cléandre

Il me faut bien passer, puisque la place est prise.

Phylis

Venez ; cette raison est de mauvaise mise.

D'un million d'amants je puis flatter

les vœux,

Et n'aurais pas l'esprit d'en
entretenir deux ?

Sortez de cette erreur, et souffrant ce
partage,

Ne faites pas ici l'entendu davantage.

Cléandre

Le moyen que je sois insensible à ce
point ?

Phylis

Quoi ! pour l'entretenir, ne vous
aimé-je point ?

Cléandre

Encor que votre ardeur à la mienne

réponde,

Je ne veux plus d'un bien commun à
tout le monde.

Phylis

Si vous nommez ma flamme un bien
commun à tous,

Je n'aime, pour le moins, personne
plus que vous ;

Cela vous doit suffire.

Cléandre

Oui bien, à des volages

Qui peuvent en un jour adorer cent
visages ;

Mais ceux dont un objet possède

tous les soins,

Se donnant tous entiers, n'en méritent pas moins.

Phylis

De vrai, si vous valiez beaucoup plus que les autres,

Je devrais dédaigner leurs vœux auprès des vôtres ;

Mais mille aussi bien faits ne sont pas mieux traités,

Et ne murmurent point contre mes volontés.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, de vivre à votre mode ?

Votre amour, en ce cas, serait fort incommode :

Loin de la recevoir, vous me feriez la loi.

Qui m'aime de la sorte, il s'aime, et non pas moi.

Lysis, à Cléandre.

Persiste en ton humeur, je te prie, et conseille

A tous nos concurrents d'en prendre une pareille.

Cléandre

Tu seras bientôt seul, s'ils veulent m'imiter.

Quoi donc ! c'est tout de bon que tu me veux quitter ?

Tu ne dis mot, rêveur, et pour toute réplique,

Tu tournes tes regards du côté d'Angélique :

Est-elle donc l'objet de tes légèretés ?

Veux-tu faire d'un coup deux infidélités,

Et que dans mon offense Alidor s'intéresse ?

Cléandre, c'est assez de trahir ta maîtresse ;

Dans ta nouvelle flamme épargne tes

amis,

Et ne l'adresse point en lieu qui soit
promis.

Cléandre

De la part d'Alidor je vais voir cette
belle ;

Laisse-m'en avec lui démêler la
querelle,

Et ne t'informe point de mes
intentions.

Phylis

Puisqu'il me faut résoudre en mes
afflictions,

Et que pour te garder j'ai trop peu de

mérite,

Du moins, avant l'adieu, demeurons
quitte à quitte ;

Que ce que j'ai du tien je te le rende
ici :

Tu m'as offert des vœux, que je t'en
offre aussi,

Et faisons entre nous toutes choses
égales.

Lysis

Et moi, durant ce temps, je garderai
les balles ?

Phylis

Je te donne congé d'une heure, si tu

veux.

Lysis

Je l'accepte, au hasard de le prendre
pour deux.

Phylis

Pour deux, pour quatre, soit ; ne
crains pas qu'il m'ennuie.



Scène VIII

Cléandre, Phylis

Phylis arrête Cléandre, qui tâche de s'échapper pour entrer chez Angélique.

Mais je ne consens pas cependant qu'on me fuie ;

Tu perds temps d'y tâcher, si tu n'as mon congé.

Inhumain ! est-ce ainsi que je t'ai

négligé ?

Quand tu m'offrais des vœux,
prenais-je ainsi la fuite,

Et rends-tu la pareille à ma juste
poursuite ?

Avec tant de douceur tu te vis
écouter,

Et tu tournes le dos quand je t'en
veux conter !

Cléandre

Va te jouer d'un autre avec tes
railleries ;

J'ai l'oreille mal faite à ces
galanteries :

Ou cesse de m'aimer, ou n'aime plus
que moi.

Phylis

Je ne t'impose pas une si dure loi ;

Avec moi, si tu veux, aime toute la
terre,

Sans craindre que jamais je t'en fasse
la guerre.

Je reconnais assez mes
imperfections ;

Et quelque part que j'aie en tes
affections,

C'est encor trop pour moi ;
seulement ne rejette

La parfaite amitié d'une fille
imparfaite.

Cléandre

Qui te rend obstinée à me
persécuter ?

Phylis

Qui te rend si cruel que de me
rebuter ?

Cléandre

Il faut que de tes mains un adieu me
délivre.

Phylis

Si tu sais t'en aller, je saurai bien te
suivre ;

Et quelque occasion qui t'amène en
ces lieux,

Tu ne lui diras pas grand secret à
mes yeux.

Je suis plus incommode encor qu'il
ne te semble.

Parlons plutôt d'accord, et
composons ensemble.

Hier un peintre excellent m'apporta
mon portrait :

Tandis qu'il t'en demeure encore
quelque trait,

Qu'encor tu me connais, et que de ta
pensée

Mon image n'est pas tout à fait

effacée,

Ne m'en refuse point ton petit
jugement.

Cléandre

Je le tiens pour bien fait.

Phylis

Plains-tu tant un moment ?

Et m'attachant à toi, si je te
désespère,

A ce prix trouves-tu ta liberté trop
chère ?

Cléandre

Allons, puisque autrement je ne te
puis quitter,

A tel prix que ce soit il me faut racheter.



Acte III



Scène première

Phylis, Cléandre

Cléandre

En ce point il ressemble à ton
humeur volage,

Qu'il reçoit tout le monde avec même
visage ;

Mais d'ailleurs ce portrait ne te
ressemble pas,

En ce qu'il ne dit mot et ne suit point
mes pas.

Phylis

En quoi que désormais ma présence
te nuise,

La civilité veut que je te reconduise.

Cléandre

Mets enfin quelque borne à ta
civilité,

Et suivant notre accord me laisse en
liberté.



Scène II

Doraste, Phylis, Cléandre

Doraste sort de chez Angélique.

Tout est gagné, ma sœur ; la belle
m'est acquise :

Jamais occasion ne se trouva mieux
prise ;

Je possède Angélique.

Cléandre

Angélique ?

Doraste

Oui, tu peux

Avertir Alidor du succès de mes
vœux,

Et qu'au sortir du bal, que je donne
chez elle,

Demain un sacré nœud m'unit à cette
belle ;

Dis-lui qu'il s'en console. Adieu : je
vais pourvoir

A tout ce qu'il me faut préparer pour
ce soir.

Phylis

Ce soir j'ai bien la mine, en dépit de
ta glace,

D'en trouver là cinquante à qui
donner ta place.

Va-t'en, si bon te semble, ou demeure
en ces lieux ;

Je ne t'arrêtais pas ici pour tes beaux
yeux ;

Mais jusqu'à maintenant j'ai voulu te
distraire,

De peur que ton abord interrompît
mon frère.

Quelque fin que tu sois, tiens-toi
pour affiné.



Scène III

Cléandre

Ciel ! à tant de malheurs m'aviez-vous destiné ?

Faut-il que d'un dessein si juste que le nôtre

La peine soit pour nous, et les fruits pour un autre ?

Et que notre artifice ait si mal
succédé,

Qu'il me dérobe un bien qu'Alidor
m'a cédé ?

Officieux ami d'un amant déplorable,
Que tu m'offres en vain cet objet
adorable !

Qu'en vain de m'en saisir ton adresse
entreprend !

Ce que tu m'as donné, Doraste le
surprend.

Tandis qu'il me supplante, une sœur
me cajole ;

Elle me tient les mains cependant
qu'il me vole.

On me joue, on me brave, on me tue,
on s'en rit.

L'un me vante son heur, l'autre son
trait d'esprit.

L'un et l'autre à la fois me perd, me
désespère,

Et je puis épargner ou la sœur ou le
frère !

Etre sans Angélique, et sans
ressentiment !

Avec si peu de cœur aimer si
puissamment !

Cléandre, est-ce un forfait que
l'ardeur qui te presse ?

Craignais-tu d'avouer une telle maîtresse ?

Et cachais-tu l'excès de ton affection

Par honte, par dépit, ou par discrétion ?

Pouvais-tu désirer occasion plus belle

Que le nom d'Alidor à venger ta querelle ?

Si pour tes feux cachés tu n'oses t'émouvoir,

Laisse leurs intérêts ; suis ceux de ton devoir.

On supplante Alidor, du moins en apparence,

Et sans ressentiment tu souffres
cette offense !

Ton courage est muet, et ton bras
endormi !

Pour être amant discret, tu parais
lâche ami !

C'est trop abandonner ta renommée
au blâme ;

Il faut sauver d'un coup ton honneur
et ta flamme,

Et l'un et l'autre ici marchent d'un
pas égal :

Soutenant un ami, tu t'ôtes un rival.

Ne diffère donc plus ce que

l'honneur commande,

Et lui gagne Angélique, afin qu'il te
la rende.

Il faut...



Scène IV

Alidor, Cléandre

Alidor

Eh bien, Cléandre, ai-je su t'obliger ?

Cléandre

Pour m'avoir obligé, que je vais t'affliger !

Doraste a pris le temps des dépits d'Angélique.

Alidor

Après ?

Cléandre

Après cela tu veux que je
m'explique ?

Alidor

Qu'en a-t-il obtenu ?

Cléandre

Par-delà son espoir ;

Il l'épouse demain, lui donne bal ce
soir,

Juge, juge par là si mon mal est
extrême.

Alidor

En es-tu bien certain ?

Cléandre

J'ai tout su de lui-même.

Alidor

Que je serais heureux si je ne
t'aimais point !

Ton malheur aurait mis mon bonheur
à son point ;

La prison d'Angélique aurait rompu
la mienne.

Quelque empire sur moi que son
visage obtienne,

Ma passion fût morte avec sa

liberté ;

Et trop vain pour souffrir qu'en sa
captivité

Les restes d'un rival m'eussent
enchaîné l'âme,

Les feux de son hymen auraient
éteint ma flamme.

Pour forcer sa colère à de si doux
effets,

Quels efforts, cher ami, ne me suis-je
point faits !

Malgré tout mon amour, prendre un
orgueil farouche,

L'adorer dans le cœur, et l'outrager
de bouche ;

J'ai souffert ce supplice, et me suis
feint léger,

De honte et de dépit de ne pouvoir
changer.

Et je vois, près du but où je voulais
prétendre,

Les fruits de mon travail n'être pas
pour Cléandre !

A ces conditions mon bonheur me
déplaît.

Je ne puis être heureux, si Cléandre
ne l'est.

Ce que je t'ai promis ne peut être à
personne ;

Il faut que je périsse, ou que je te le
donne.

J'aurais trop de moyens de te garder
ma foi ;

Et malgré les destins Angélique est à
toi.

Cléandre

Ne trouble point pour moi le repos
de ton âme ;

Il t'en coûterait trop pour avancer
ma flamme.

Sans que ton amitié fasse un second
effort,

Voici de qui j'aurai ma maîtresse ou
la mort.

Si Doraste a du cœur, il faut qu'il la défende,

Et que l'épée au poing il la gagne ou la rende.

Alidor

Simple ! par le chemin que tu penses tenir,

Tu la lui peux ôter, mais non pas l'obtenir.

La suite des duels ne fut jamais plaisante :

C'était, ces jours passés, ce que disait Théante.

Je veux prendre un moyen et plus

court et plus seur,

Et sans aucun péril t'en rendre
possesseur.

Va-t'en donc, et me laisse auprès de
ta maîtresse

De mon reste d'amour faire jouer
l'adresse.

Cléandre

Cher ami...

Alidor

Va-t'en, dis-je, et par tes
compliments

Cesse de t'opposer à tes
contentements ;

Désormais en ces lieux tu ne fais que
me nuire.

Cléandre

Je vais donc te laisser ma fortune à
conduire.

Adieu. Puissé-je avoir les moyens à
mon tour

De faire autant pour toi que toi pour
mon amour !

Alidor, *seul*.

Que pour ton amitié je vais souffrir
de peine !

Déjà presque échappé, je rentre dans
ma chaîne.

Il faut encore un coup, m'exposant à
ses yeux,

Reprendre de l'amour, afin d'en
donner mieux.

Mais reprendre un amour dont je
veux me défaire,

Qu'est-ce qu'à mes desseins un
chemin tout contraire ?

Allons-y toutefois, puisque je l'ai
promis :

Et que la peine est douce à qui sert
ses amis.



Scène V

Angélique, *dans son cabinet.*

Quel malheur partout
m'accompagne !

Qu'un indiscret hymen me venge à
mes dépens !

Que de pleurs en vain je répands,

Moins pour ce que je perds que pour
ce que je gagne !

L'un m'est plus doux que l'autre, et
j'ai moins de tourment

Du crime d'Alidor que de son
châtiment.

Ce traître alluma donc ma flamme !

Je puis donc consentir à ces tristes
accords !

Hélas ! par quelques vains efforts

Que je me fasse jour jusqu'au fond
de mon âme,

J'y trouve seulement, afin de me
punir,

Le dépit du passé, l'horreur de
l'avenir.



Scène VI

Angélique, Alidor

Angélique

Où viens-tu, déloyal ? avec quelle
impudence

Oses-tu redoubler mes maux par ta
présence ?

Qui te donne le front de surprendre
mes pleurs ?

Cherches-tu de la joie à même mes
douleurs ?

Et peux-tu conserver une âme assez
hardie

Pour voir ce qu'à mon cœur coûte ta
perfidie ?

Après que tu m'as fait un insolent
aveu

De n'avoir plus pour moi ni de foi ni
de feu,

Tu te mets à genoux, et tu veux,
misérable,

Que ton feint repentir m'en donne un
véritable ?

Va, va, n'espère rien de tes

submissions ;

Porte-les à l'objet de tes affections ;

Ne me présente plus les traits qui
m'ont déçue ;

N'attaque point mon cœur en me
blessant la vue.

Penses-tu que je sois, après ton
changement,

Ou sans ressouvenir, ou sans
ressentiment ?

S'il te souvient encor de ton brutal
caprice,

Dis-moi, que viens-tu faire au lieu de
ton supplice ?

Garde un exil si cher à tes légèretés.

Je ne veux plus savoir de toi mes vérités.

Quoi ! tu ne me dis mot ! Crois-tu que ton silence

Puisse de tes discours réparer l'insolence ?

Des pleurs effacent-ils un mépris si cuisant ?

Et ne t'en dédis-tu, traître, qu'en te taisant ?

Pour triompher de moi veux-tu, pour toutes armes,

Employer des soupirs et de muettes larmes ?

Sur notre amour passé c'est trop te
confier ;

Du moins dis quelque chose à te
justifier ;

Demande le pardon que tes regards
m'arrachent ;

Explique leurs discours, dis-moi ce
qu'ils me cachent.

Que mon courroux est faible ! et que
leurs traits puissants

Rendent des criminels aisément
innocents !

Je n'y puis résister, quelque effort
que je fasse ;

Et de peur de me rendre, il faut
quitter la place.

Alidor la retient, comme elle veut
s'en aller.

Quoi ! votre amour renaît, et vous
m'abandonnez !

C'est bien là me punir quand vous
me pardonnez.

Je sais ce que j'ai fait, et qu'après
tant d'audace

Je ne mérite pas de jouir de ma
grâce ;

Mais demeurez du moins, tant que
vous ayez su

Que par un feint mépris votre amour

fut déçu,

Que je vous fus fidèle en dépit de ma
lettre ;

Qu'en vos mains seulement on la
devait remettre ;

Que mon dessein n'allait qu'à voir
vos mouvements

Et juger de vos feux par vos
ressentiments.

Dites, quand je la vis entre vos mains
remise,

Changeai-je de couleur ? eus-je
quelque surprise ?

Ma parole plus ferme et mon port
assuré

Ne vous montraient-ils pas un esprit préparé ?

Que Clarine vous die, à la première vue,

Si jamais de mon change elle s'est aperçue.

Ce mauvais compliment flattait mal ses appas ;

Il vous faisait outrage, et ne l'obligeait pas ;

Et ses termes piquants, mal conçus pour lui plaire,

Au lieu de son amour, cherchaient votre colère.

Angélique

Cesse de m'éclaircir sur ce triste secret ;

En te montrant fidèle, il accroît mon regret :

Je perds moins, si je crois ne perdre qu'un volage,

Et je ne puis sortir d'erreur qu'à mon dommage.

Que me sert de savoir que tes vœux sont constants ?

Que te sert d'être aimé, quand il n'en est plus temps ?

Alidor

Aussi je ne viens pas pour regagner
votre âme :

Préférez-moi Doraste, et devenez sa
femme.

Je vous viens, par ma mort, en
donner le pouvoir :

Moi vivant, votre foi ne le peut
recevoir.

Elle m'est engagée, et quoi que l'on
vous die,

Sans crime elle ne peut durer moins
que ma vie.

Mais voici qui vous rend l'une et
l'autre à la fois.

Angélique

Ah ! ce cruel discours me réduit aux
abois.

Ma colère a rendu ma perte
inévitable,

Et je déteste en vain ma faute
irréparable.

Alidor

Si vous avez du cœur, on la peut
réparer.

Angélique

On nous doit dès demain pour
jamais séparer.

Que puis-je à de tels maux appliquer
pour remède ?

Alidor

Ce qu'ordonne l'amour aux âmes
qu'il possède.

Si vous m'aimez encor, vous saurez
dès ce soir

Rompre les noirs effets d'un juste
désespoir.

Quittez avec le bal vos malheurs
pour me suivre,

Ou soudain à vos yeux je vais cesser
de vivre.

Mettez-vous en ma mort votre
contentement ?

Angélique

Non ; mais que dira-t-on d'un tel emportement ?

Alidor

Est-ce là donc le prix de vous avoir servie ?

Il y va de votre heur, il y va de ma vie ;

Et vous vous arrêtez à ce qu'on en dira !

Mais faites désormais tout ce qu'il vous plaira :

Puisque vous consentez plutôt à vos supplices

Qu'à l'unique moyen de payer mes services,

Ma mort va me venger de votre peu
d'amour ;

Si vous n'êtes à moi, je ne veux plus
du jour.

Angélique

Retiens ce coup fatal ; me voilà
résolue :

Use sur tout mon cœur de puissance
absolue :

Puisqu'il est tout à toi, tu peux tout
commander ;

Et contre nos malheurs j'ose tout
hasarder.

Cet éclat du dehors n'a rien qui

m'embarrasse ;

Mon honneur seulement te demande
une grâce ;

Accorde à ma pudeur que deux mots
de ta main

Puissent justifier ma fuite et ton
dessein ;

Que mes parents surpris trouvent ici
ce gage

Qui les rende assurés d'un heureux
mariage,

Et que je sauve ainsi ma réputation

Par la sincérité de ton intention.

Ma faute en sera moindre, et mon

trop de constance

Paraîtra seulement fuir une violence.

Alidor

Enfin par ce dessein vous me
ressuscitez :

Agissez pleinement dessus mes
volontés.

J'avais pour votre honneur la même
inquiétude,

Et ne pourrais d'ailleurs qu'avec
ingratitude,

Voyant ce que pour moi votre
flamme résout,

Dénier quelque chose à qui

m'accorde tout.

Donnez-moi ; sur-le-champ je vous
veux satisfaire.

Angélique

Il vaut mieux que l'effet à tantôt se
diffère.

Je manque ici de tout, et j'ai le cœur
transi

De crainte que quelqu'un ne te
découvre ici.

Mon dessein généreux fait naître
cette crainte ;

Depuis qu'il est formé, j'en ai senti
l'atteinte.

Quitte-moi, je te prie, et coule-toi sans bruit.

Alidor

Puisque vous le voulez, adieu, jusqu'à minuit.

(Alidor s'en va, et Angélique continue.)

Angélique

Que promets-tu, pauvre aveuglée ?

A quoi t'engage ici ta folle passion ?

Et de quelle indiscretion

Ne s'accompagne point ton ardeur déréglée ?

Tu cours à ta ruine, et vas tout

hasarder

Sur la foi d'un amant qui n'en
saurait garder.

Je me trompe, il n'est point volage :

J'ai vu sa fermeté, j'en ai cru ses
soupirs ;

Et si je flatte mes désirs,

Une si douce erreur n'est qu'à mon
avantage.

Me manquât-il de foi, je la lui dois
garder,

Et pour perdre Doraste il faut tout
hasarder.

Alidor, *sortant de la porte*

d'Angélique, et repassant sur le théâtre.

Cléandre, elle est à toi ; j'ai fléchi son courage.

Que ne peut l'artifice, et le fard du langage ?

Et si pour un ami ces effets je produis,

Lorsque j'agis pour moi, qu'est-ce que je ne puis ?



Scène VII

Phylis

Alidor à mes yeux sort de chez
Angélique,

Comme s'il y gardait encor quelque
pratique ;

Et même, à son visage, il semble
assez content.

Aurait-il regagné cet esprit
inconstant ?

Oh ! qu'il ferait bon voir que cette
humeur volage

Deux fois en moins d'une heure eût
changé de courage !

Que mon frère en tiendrait, s'ils
s'étaient mis d'accord !

Il faut qu'à le savoir je fasse mon
effort.

Ce soir, je sonderai les secrets de son
âme ;

Et si son entretien ne me trahit sa
flamme,

J'aurai l'œil de si près dessus ses

actions,

Que je m'éclaircirai de ses intentions.



Scène VIII

Phylis, Lysis

Phylis

Quoi ? Lysis, ta retraite est de peu de durée !

Lysis

L'heure de mon congé n'est qu'à peine expirée ;

Mais vous voyant ici sans frère et

sans amant...

Phylis

N'en présume pas mieux pour ton contentement.

Lysis

Et d'où vient à Phylis une humeur si nouvelle ?

Phylis

Vois-tu, je ne sais quoi me brouille la cervelle.

Va, ne me conte rien de ton affection ;

Elle en aurait fort peu de satisfaction.

Lysis

Cependant sans parler il faut que je soupire ?

Phylis

Réserve pour le bal ce que tu me veux dire.

Lysis

Le bal, où le tient-on ?

Phylis

Là-dedans.

Lysis

Il suffit ;

De votre bon avis je ferai mon profit.



Acte IV



Scène première

Alidor, Cléandre, troupe d'armes

(L'acte est dans la nuit, et Alidor dit ce premier vers à Cléandre ; et l'ayant fait retirer avec sa troupe, il continue seul.)

Alidor

Attends, sans faire bruit, que je t'en avertisse.

Enfin la nuit s'avance, et son voile

propice

Me va faciliter le succès que j'attends
Pour rendre heureux Cléandre, et
mes désirs contents.

Mon cœur, las de porter un joug si
tyrannique,

Ne sera plus qu'une heure esclave
d'Angélique.

Je vais faire un ami possesseur de
mon bien :

Aussi dans son bonheur je rencontre
le mien.

C'est moins pour l'obliger que pour
me satisfaire,

Moins pour le lui donner qu'afin de
m'en défaire.

Ce trait paraîtra lâche et plein de
trahison,

Mais cette lâcheté m'ouvrira ma
prison.

Je veux bien à ce prix avoir l'âme
traîtresse,

Et que ma liberté me coûte une
maîtresse.

Que lui fais-je, après tout, qu'elle
n'ait mérité,

Pour avoir, malgré moi, fait ma
captivité ?

Qu'on ne m'accuse point d'aucune

ingratitude ;

Ce n'est que me venger d'un an de servitude,

Que rompre son dessein, comme elle a fait le mien,

Qu'user de mon pouvoir, comme elle a fait du sien,

Et ne lui pas laisser un si grand avantage

De suivre son humeur, et forcer mon courage.

Le forcer ! mais, hélas ! que mon consentement

Par un si doux effort fut surpris aisément !

Quel excès de plaisirs goûta mon
imprudence

Avant que réfléchir sur cette
violence !

Examinant mon feu, qu'est-ce que je
ne perds ?

Et qu'il m'est cher vendu de
connaître mes fers !

Je soupçonne déjà mon dessein
d'injustice,

Et je doute s'il est ou raison ou
caprice.

Je crains un pire mal après ma
guérison,

Et d'aller au supplice en rompant ma prison.

Alidor, tu consens qu'un autre la possède !

Tu t'exposes sans crainte à des maux sans remède !

Ne romps point les effets de son intention,

Et laisse un libre cours à ton affection.

Fais ce beau coup pour toi ; suis l'ardeur qui te presse.

Mais trahir ton ami ! mais trahir ta maîtresse !

Je n'en veux obliger pas un à me haïr,

Et ne sais qui des deux, ou servir, ou trahir.

Quoi ! je balance encor, je m'arrête, je doute !

Mes résolutions, qui vous met en déroute ?

Revenez, mes desseins, et ne permettez pas

Qu'on triomphe de vous avec un peu d'appas.

En vain pour Angélique ils prennent la querelle ;

Cléandre, elle est à toi, nous sommes deux contre elle.

Ma liberté conspire avecque tes
ardeurs ;

Les miennes désormais vont tourner
en froideurs ;

Et lassé de souffrir un si rude
servage,

J'ai l'esprit assez fort pour
combattre un visage.

Ce coup n'est qu'un effet de
générosité,

Et je ne suis honteux que d'en avoir
douté.

Amour, que ton pouvoir tâche en
vain de paraître.

Fuis, petit insolent, je veux être le

maître ;

Il ne sera pas dit qu'un homme tel
que moi,

En dépit qu'il en ait, obéisse à ta loi.

Je ne me résoudrai jamais à
l'hyménée

Que d'une volonté franche et
déterminée,

Et celle à qui ses nœuds m'uniront
pour jamais

M'en sera redevable, et non à ses
attraits ;

Et ma flamme...



Scène II

Alidor, Cléandre

Cléandre

Alidor !

Alidor

Qui m'appelle ?

Cléandre

Cléandre.

Alidor

Tu t'avances trop tôt.

Cléandre

Je me lasse d'attendre.

Alidor

Laisse-moi, cher ami, le soin de
t'avertir

En quel temps de ce coin il te faudra
sortir.

Cléandre

Minuit vient de sonner ; et, par
expérience,

Tu sais comme l'amour est plein
d'impatience.

Alidor

Va donc tenir tout prêt à faire un si
beau coup ;

Ce que nous attendons ne peut tarder
beaucoup.

Je livre entre tes mains cette belle
maîtresse,

Sitôt que j'aurai pu lui rendre ta
promesse :

Sans lumière, et d'ailleurs s'assurant
en ma foi,

Rien ne l'empêchera de la croire de
moi.

Après, achève seul ; je ne puis, sans
supplice,

Forcer ici mon bras à te faire
service ;

Et mon reste d'amour, en cet
enlèvement,

Ne peut contribuer que mon
consentement.

Cléandre

Ami, ce m'est assez.

Alidor

Va donc là-bas attendre

Que je te donne avis du temps qu'il
faudra prendre.

Cléandre, encore un mot : pour de
pareils exploits

Nous nous ressemblons mal, et de
taille et de voix ;

Angélique soudain pourra te
reconnaître ;

Regarde après ses cris si tu serais le
maître.

Cléandre

Ma main dessus sa bouche y saura
trop pourvoir.

Alidor

Ami, séparons-nous, je pense
l'entrevoir.

Cléandre

Adieu. Fais promptement.



Scène III

Alidor, Angélique

Angélique

Que la nuit est obscure !

Alidor n'est pas loin, j'entends
quelque murmure.

Alidor

De peur d'être connu, je défends à
mes gens

De paraître en ces lieux avant qu'il
en soit temps.

Tenez.

*(Il lui donne la promesse de
Cléandre.)*

Angélique

Je prends sans lire ; et ta foi m'est si
claire,

Que je la prends bien moins pour
moi que pour mon père :

Je la porte à ma chambre : épargnons
les discours ;

Fais avancer tes gens, et dépêche.

Alidor

J'y cours.

Lorsque de son honneur je lui rends
l'assurance,

C'est quand je trompe mieux sa
crédule espérance :

Mais puisqu'au lieu de moi je lui
donne un ami,

A tout prendre, ce n'est la tromper
qu'à demi.



Scène IV

Phylis

Angélique ! C'est fait, mon frère en a dans l'aile.

La voyant échapper, je courais après elle ;

Mais un maudit galant m'est venu brusquement

Servir à la traverse un mauvais
compliment,

Et par ses vains discours
m'embarrasser de sorte

Qu'Angélique à son aise a su gagner
la porte.

Sa perte est assurée, et le traître
Alidor

La posséda jadis, et la possède
encor.

Mais jusques à ce point serait-elle
imprudente ?

Il n'en faut point douter, sa perte est
évidente :

Le cœur me le disait, le voyant en

sortir,

Et mon frère dès lors se devait
avertir.

Je te trahis, mon frère, et par ma
négligence,

Etant sans y penser de leur
intelligence...

*(Alidor paraît avec Cléandre
accompagné d'une troupe ; et après lui
avoir montré Phylis, qu'il croit être
Angélique, il se retire en un coin du
théâtre, et Cléandre enlève Phylis, et
lui met d'abord la main sur la
bouche.)*



Scène V

Alidor

On l'enlève, et mon cœur, surpris
d'un vain regret,

Fait à ma perfidie un reproche
secret ;

Il tient pour Angélique, il la suit, le
rebelle !

Parmi mes trahisons il veut être
fidèle ;

Je le sens, malgré moi, de nouveaux
feux épris,

Refuser de ma main sa franchise à ce
prix,

Désavouer mon crime, et pour mieux
s'en défendre,

Me demander son bien, que je cède à
Cléandre.

Hélas ! qui me prescrit cette brutale
loi

De payer tant d'amour avec si peu de
foi ?

Qu'envers cette beauté ma flamme

est inhumaine !

Si mon feu la trahit, que lui ferait ma haine ?

Juge, juge, Alidor, en quelle extrémité

La va précipiter ton infidélité.

Ecoute ses soupirs, considère ses larmes,

Laisse-toi vaincre enfin à de si fortes armes ;

Et va voir si Cléandre, à qui tu sers d'appui,

Pourra faire pour toi ce que tu fais pour lui.

Mais mon esprit s'égare, et quoi qu'il se figure,

Faut-il que je me rende à des pleurs en peinture,

Et qu'Alidor, de nuit plus faible que de jour,

Redonne à la pitié ce qu'il ôte à l'amour ?

Ainsi donc mes desseins se tournent en fumée !

J'ai d'autres repentirs que de l'avoir aimée !

Suis-je encore Alidor après ces sentiments ?

Et ne pourrai-je enfin régler mes

mouvements ?

Vaine compassion des douleurs
d'Angélique,

Qui penses triompher d'un cœur
mélancolique !

Téméraire avorton d'un impuissant
remords,

Va, va porter ailleurs tes débiles
efforts.

Après de tels appas, qui ne m'ont pu
séduire,

Qui te fait espérer ce qu'ils n'ont su
produire ?

Pour un méchant soupir que tu m'as
dérobé,

Ne me présume pas tout à fait
succombé :

Je sais trop maintenir ce que je me
propose,

Et souverain sur moi, rien que moi
n'en dispose.

En vain un peu d'amour me déguise
en forfait

Du bien que je me veux le généreux
effet,

De nouveau, j'y consens, et prêt à
l'entreprendre...



Scène VI

Angélique, Alidor

Angélique

Je demande pardon de t'avoir fait attendre,

D'autant qu'en l'escalier on faisait quelque bruit,

Et qu'un peu de lumière en effaçait la nuit :

Je n'osais avancer, de peur d'être aperçue.

Allons, tout est-il prêt ? Personne ne m'a vue :

De grâce, dépêchons, c'est trop perdre de temps,

Et les moments ici nous sont trop importants ;

Fuyons vite, et craignons les yeux d'un domestique.

Quoi ! tu ne réponds point à la voix d'Angélique ?

Alidor

Angélique ! mes gens vous viennent d'enlever ;

Qui vous a fait sitôt de leurs mains
vous sauver ?

Quel soudain repentir, quelle crainte
de blâme,

Et quelle ruse enfin vous dérobe à
ma flamme ?

Ne vous suffit-il point de me
manquer de foi,

Sans prendre encor plaisir à vous
jouer de moi ?

Angélique

Que tes gens cette nuit m'aient vue
ou saisie !

N'ouvre point ton esprit à cette

fantaisie.

Alidor

Autant que l'ont permis les ombres
de la nuit,

Je l'ai vu de mes yeux.

Angélique

Tes yeux t'ont donc séduit ;

Et quelque autre sans doute, après
moi descendue,

Se trouve entre les mains dont j'étais
attendue.

Mais, ingrat, pour toi seul
j'abandonne ces lieux,

Et tu n'accompagnais ma fuite que

des yeux !

Pour marque d'un amour que je
croyais extrême,

Tu remets ma conduite à d'autres
qu'à toi-même !

Je suis donc un larcin indigne de tes
mains ?

Alidor

Quand vous aurez appris le fond de
mes desseins,

Vous n'attribuerez plus, voyant mon
innocence,

A peu d'affection l'effet de ma
prudence.

Angélique

Pour ôter tout soupçon et tromper
ton rival,

Tu diras qu'il fallait te montrer dans
le bal.

Faible ruse !

Alidor

Ajoutez et vaine, et sans adresse,

Puisque je ne pouvais démentir ma
promesse.

Angélique

Quel était donc ton but ?

Alidor

D'attendre ici le bruit

Que les premiers soupçons auront
bientôt produit,

Et d'un autre côté me jetant à la
fuite,

Divertir de vos pas leur plus chaude
poursuite.

Angélique, *en pleurant.*

Mais enfin, Alidor, tes gens se sont
mépris ?

Alidor

Dans ce coup de malheur, et confus,
et surpris,

Je vois tous mes desseins succéder à

ma honte ;

Mais il me faut donner quelque ordre
à ce mécompte :

Permettez...

Angélique

Cependant, à qui me laisses-tu ?

Tu frustres donc mes vœux de
l'espoir qu'ils ont eu,

Et ton manque d'amour, de mes
malheurs complice,

M'abandonnant ici, me livre à mon
supplice ?

L'hymen (ah, ce mot seul me réduit
aux abois !)

D'un amant odieux me va soumettre
aux lois ;

Et tu peux m'exposer à cette
tyrannie !

De l'erreur de tes gens je me verrai
punie !

Alidor

Nous préserve le ciel d'un pareil
désespoir !

Mais votre éloignement n'est plus en
mon pouvoir.

J'en ai manqué le coup ; et, ce que je
regrette,

Mon carrosse est parti, mes gens ont
fait retraite.

A Paris, et de nuit, une telle beauté,
Suivant un homme seul, est mal en
sûreté :

Doraste, ou par malheur quelque
rencontre pire,

Me pourrait arracher le trésor où
j'aspire :

Evitons ces périls en différant d'un
jour.

Angélique

Tu manques de courage aussi bien
que d'amour,

Et tu me fais trop voir par ta
bizarrerie

Le chimérique effet de ta
poltronnerie.

Alidor (quel amant !) n'ose me
posséder.

Alidor

Un bien si précieux se doit-il
hasarder ?

Et ne pouvez-vous point d'une seule
journée

Retarder le malheur de ce triste
hyménée ?

Peut-être le désordre et la confusion

Qui naîtront dans le bal de cette
occasion

Le remettront pour vous ; et l'autre nuit, je jure...

Angélique

Que tu seras encore ou timide ou parjure.

Quand tu m'as résolue à tes intentions,

Lâche, t'ai-je opposé tant de précautions ?

Tu m'adores, dis-tu ? tu le fais bien paraître,

Rejetant mon bonheur ainsi sur un peut-être.

Alidor

Quoi qu'ose mon amour appréhender
pour vous,

Puisque vous le voulez, fuyons, je
m'y résous ;

Et malgré ces périls... Mais on ouvre
la porte ;

C'est Doraste qui sort, et nous suit à
main-forte.

*(Alidor s'échappe et Angélique le veut
suivre ; mais Doraste l'arrête.)*



Scène VII

Angélique, Doraste, Lycante, Troupe
d'amis

Doraste

Quoi ! ne m'attendre pas ? c'est trop
me dédaigner ;

Je ne viens qu'à dessein de vous
accompagner ;

Car vous n'entrepreniez si matin ce
voyage

Que pour vous préparer à notre mariage.

Encor que vous partiez beaucoup devant le jour,

Vous ne serez jamais assez tôt de retour ;

Vous vous éloignez trop, vu que l'heure nous presse.

Infidèle ! est-ce là me tenir ta promesse ?

Angélique

Eh bien, c'est te trahir. Penses-tu que mon feu

D'un généreux dessein te fasse un désaveu ?

Je t'acquis par dépit, et perdrais avec
joie.

Mon désespoir à tous m'abandonnait
en proie,

Et lorsque d'Alidor je me vis
outrager,

Je fis armes de tout afin de me
venger.

Tu t'offris par hasard, je t'acceptai
de rage ;

Je te donnai son bien, et non pas
mon courage.

Ce change à mon courroux jetait un
faux appas,

Je le nommais sa peine, et c'était
mon trépas :

Je prenais pour vengeance une telle
injustice,

Et dessous ces couleurs j'adorais
mon supplice.

Aveugle que j'étais ! mon peu de
jugement

Ne se laissait guider qu'à mon
ressentiment.

Mais depuis, Alidor m'a fait voir que
son âme,

En feignant un mépris, n'avait pas
moins de flamme.

Il a repris mon cœur en me rendant

les yeux ;

Et soudain mon amour m'a fait haïr
ces lieux.

Doraste

Tu suivais Alidor !

Angélique

Ta funeste arrivée,

En arrêtant mes pas, de ce bien m'a
privée ;

Mais si...

Doraste

Tu le suivais !

Angélique

Oui : fais tous tes efforts ;

Lui seul aura mon cœur, tu n'auras
que le corps.

Doraste

Impudente, effrontée autant comme
traîtresse,

De ce cher Alidor tiens-tu cette
promesse ?

Est-elle de sa main, parjure ? De bon
cœur

J'aurais cédé ma place à ce premier
vainqueur ;

Mais suivre un inconnu ! me quitter
pour Cléandre !

Angélique

Pour Cléandre !

Doraste

J'ai tort ; je tâche à te surprendre.

Vois ce qu'en te cherchant m'a donné
le hasard ;

C'est ce que dans ta chambre a laissé
ton départ :

C'est là qu'au lieu de toi j'ai trouvé
sur ta table

De ta fidélité la preuve indubitable.

Lis, mais ne rougis point ; et me
soutiens encor

Que tu ne fuis ces lieux que pour

suivre Alidor.

Billet de Cléandre à Angélique

Angélique, reçois ce gage

De la foi que je te promets

Qu'un prompt et sacré mariage

Unira nos jours désormais

Quittons ces lieux, chère maîtresse ;

Rien ne peut que ta fuite assurer mon
bonheur ;

Mais laisse aux tiens cette promesse

Pour sûreté de ton honneur,

Afin qu'ils en puissent apprendre

Que tu suis ton mari lorsque tu suis

Cléandre.

Cléandre.

Angélique

Que je suis mon mari lorsque je suis
Cléandre ?

Alidor est perfide, ou Doraste
imposteur.

Je vois la trahison, et doute de
l'auteur.

Mais, pour m'en éclaircir, ce billet
doit suffire ;

Je le pris d'Alidor, et le pris sans le
lire ;

Et puisqu'à m'enlever son bras se

refusait,

Il ne prétendait rien au larcin qu'il
faisait.

Le traître ! J'étais donc destinée à
Cléandre !

Hélas ! Mais qu'à propos le ciel l'a
fait méprendre,

Et ne consentant point à ses lâches
desseins,

Met au lieu d'Angélique une autre
entre ses mains !

Doraste

Que parles-tu d'une autre en ta place
ravie ?

Angélique

J'en ignore le nom, mais elle m'a suivie ;

Et ceux qui m'attendaient dans l'ombre de la nuit...

Doraste

C'en est assez, mes yeux du reste m'ont instruit :

Autre n'est que Phylis entre leurs mains tombée ;

Après toi de la salle elle s'est dérobée.

J'arrête une maîtresse, et je perds une sœur :

Mais allons promptement après le ravisseur.



Scène VIII

Angélique

Dure condition de mon malheur
extrême !

Si j'aime, on me trahit ; je trahis, si
l'on m'aime.

Qu'accuserai-je ici d'Alidor ou de
moi ?

Nous manquons l'un et l'autre
également de foi.

Si j'ose l'appeler lâche, traître,
parjure,

Ma rougeur aussitôt prendra part à
l'injure ;

Et les mêmes couleurs qui peindront
ses forfaits

Des miens en même temps
exprimeront les traits.

Mais quel aveuglement nos deux
crimes égale,

Puisque c'est pour lui seul que je
suis déloyale ?

L'amour m'a fait trahir (qui n'en

trahirait pas ?),

Et la trahison seule a pour lui des
appas.

Son crime est sans excuse, et le mien
pardonnable :

Il est deux fois, que dis-je ? il est le
seul coupable ;

Il m'a prescrit la loi, je n'ai fait
qu'obéir ;

Il me trahit lui-même, et me force à
trahir.

Déplorable Angélique, en malheurs
sans seconde,

Que veux-tu désormais, que peux-tu
faire au monde,

Si ton ardeur sincère et ton peu de
beauté

N'ont pu te garantir d'une
déloyauté ?

Doraste tient ta foi ; mais si ta
perfidie

A jusqu'à te quitter son âme
refroidie,

Suis, suis dorénavant de plus saines
raisons,

Et sans plus t'exposer à tant de
trahisons,

Puisque de ton amour on fait si peu
de conte,

Va cacher dans un cloître et tes
pleurs et ta honte.



Acte V



Scène première

Cléandre, Phylis

Cléandre

Accordez-moi ma grâce avant
qu'entrer chez vous.

Phylis

Vous voulez donc enfin d'un bien
commun à tous ?

Craignez-vous qu'à vos feux ma

flamme ne réponde ?

Et puis-je vous haïr, si j'aime tout le monde ?

Cléandre

Votre bel esprit raille, et pour moi seul cruel,

Du rang de vos amants sépare un criminel :

Toutefois mon amour n'est pas moins légitime,

Et mon erreur du moins me rend vers vous sans crime.

Soyez, quoi qu'il en soit, d'un naturel plus doux :

L'amour a pris le soin de me punir
pour vous ;

Les traits que cette nuit il trempait
de vos larmes

Ont triomphé d'un cœur invincible à
vos charmes.

Phylis

Puisque vous ne m'aimez que par
punition,

Vous m'obligez fort peu de cette
affection.

Cléandre

Après votre beauté sans raison
négligée,

Il me punit bien moins qu'il ne vous
a vengée.

Avez-vous jamais vu dessein plus
renversé ?

Quand j'ai la force en main, je me
trouve forcé ;

Je crois prendre une fille, et suis pris
par une autre ;

J'ai tout pouvoir sur vous, et me
remets au vôtre.

Angélique me perd, quand je crois
l'acquérir ;

Je gagne un nouveau mal, quand je
pense guérir.

Dans un enlèvement je hais la

violence ;

Je suis respectueux après cette insolence ;

Je commets un forfait, et n'en saurais user ;

Je ne suis criminel que pour m'en accuser.

Je m'expose à ma peine ; et négligeant ma fuite,

Aux vôtres offensés j'épargne la poursuite.

Ce que j'ai pu ravir, je viens le demander ;

Et pour vous devoir tout, je veux tout hasarder.

Phylis

Vous ne me devrez rien, du moins si
j'en suis crue ;

Et si mes propres yeux vous donnent
dans la vue,

Si votre propre cœur soupire après
ma main,

Vous courez grand hasard de
soupirer en vain.

Toutefois, après tout, mon humeur
est si bonne

Que je ne puis jamais désespérer
personne.

Sachez que mes désirs, toujours

indifférents,

Ironont sans résistance au gré de mes
parents ;

Leur choix sera le mien : c'est vous
parler sans feinte.

Cléandre

Je vois de leur côté mêmes sujets de
crainte ;

Si vous me refusez, m'écouteront-ils
mieux ?

Phylis

Le monde vous croit riche, et mes
parents sont vieux.

Cléandre

Puis-je sur cet espoir...

Phylis

C'est assez vous en dire.



Scène II

Alidor, Cléandre, Phylis

Alidor

Cléandre a-t-il enfin ce que son cœur
désire ?

Et ses amours, changés par un
heureux hasard,

De celui de Phylis ont-ils pris
quelque part ?

Cléandre

Cette nuit tu l'as vue en un mépris
extrême,

Et maintenant, ami, c'est encore elle-
même :

Son orgueil se redouble étant en
liberté,

Et devient plus hardi d'agir en
sûreté.

J'espère toutefois, à quelque point
qu'il monte,

Qu'à la fin...

Phylis

Cependant que vous lui rendrez

conte

Je vais voir mes parents, que ce coup
de malheur

A mon occasion accable de douleur.

Je n'ai tardé que trop à les tirer de
peine.

Alidor, *retenant Cléandre qui la veut
suivre.*

Est-ce donc tout de bon qu'elle t'est
inhumaine ?

Cléandre

Il la faut suivre. Adieu. Je te puis
assurer

Que je n'ai pas sujet de me

désespérer.

Va voir ton Angélique, et la compte
pour tienne,

Si tu la vois d'humeur qui ressemble
à la sienne.

Alidor

Tu me la rends enfin ?

Cléandre

Doraste tient sa foi ;

Tu possèdes son cœur : qu'aurait-
elle pour moi ?

Quelques charmants appas qui
soient sur son visage,

Je n'y saurais avoir qu'un fort

mauvais partage :

Peut-être elle croirait qu'il lui serait permis

De ne me rien garder, ne m'ayant rien promis ;

Il vaut mieux que ma flamme à son tour te la cède.

Mais, derechef, adieu.



Scène III

Alidor

Ainsi tout me succède ;

Ses plus ardents désirs se règlent sur
mes vœux :

Il accepte Angélique, et la rend
quand je veux ;

Quand je tâche à la perdre, il meurt

de m'en défaire ;

Quand je l'aime, elle cesse aussitôt
de lui plaire.

Mon cœur prêt à guérir, le sien se
trouve atteint ;

Et mon feu rallumé, le sien se trouve
éteint :

Il aime quand je quitte, il quitte alors
que j'aime ;

Et sans être rivaux, nous aimons en
lieu même.

C'en est fait, Angélique, et je ne
saurais plus

Rendre contre tes yeux des combats
superflus.

De ton affection cette preuve
dernière

Reprend sur tous mes sens une
puissance entière.

Les ombres de la nuit m'ont redonné
le jour :

Que j'eus de perfidie, et que je vis
d'amour !

Quand je sus que Cléandre avait
manqué sa proie,

Que j'en eus de regret, et que j'en ai
de joie !

Plus je t'étais ingrat, plus tu me
chérissais ;

Et ton ardeur croissait plus je te trahissais.

Aussi j'en fus honteux, et confus dans mon âme,

La honte et le remords rallumèrent ma flamme.

Que l'amour pour nous vaincre a de chemins divers !

Et que malaisément on rompt de si beaux fers !

C'est en vain qu'on résiste aux traits d'un beau visage ;

En vain, à son pouvoir refusant son courage,

On veut éteindre un feu par ses yeux

allumé,

Et ne le point aimer quand on s'en
voit aimé :

Sous ce dernier appas l'amour a trop
de force ;

Il jette dans nos cœurs une trop
douce amorce,

Et ce tyran secret de nos affections

Saisit trop puissamment nos
inclinations.

Aussi ma liberté n'a plus rien qui me
flatte ;

Le grand soin que j'en eus partait
d'une âme ingrate,

Et mes desseins, d'accord avecque
mes désirs,

A servir Angélique ont mis tous mes
plaisirs.

Mais, hélas ! ma raison est-elle assez
hardie

Pour croire qu'on me souffre après
ma perfidie ?

Quelque secret instinct, à mon
bonheur fatal,

Ne la porte-t-il point à me vouloir du
mal ?

Que de mes trahisons elle serait
vengée,

Si, comme mon humeur, la sienne

était changée !

Mais qui la changerait, puisqu'elle ignore encor

Tous les lâches complots du rebelle
Alidor ?

Que dis-je, malheureux ? Ah ! c'est
trop me méprendre,

Elle en a trop appris du billet de
Cléandre ;

Son nom au lieu du mien en ce papier
souscrit

Ne lui montre que trop le fond de
mon esprit.

Sur ma foi toutefois elle le prit sans
lire ;

Et si le ciel vengeur contre moi ne
conspire,

Elle s'y fie assez pour n'en avoir rien
lu.

Entrons, quoi qu'il en soit, d'un
esprit résolu ;

Dérobons à ses yeux le témoin de
mon crime ;

Et si pour l'avoir lu sa colère
s'anime,

Et qu'elle veuille user d'une juste
rigueur,

Nous savons les moyens de regagner
son cœur.



Scène IV

Doraste, Lycante

Doraste

Ne sollicite plus mon âme refroidie.

Je méprise Angélique après sa
perfidie ;

Mon cœur s'est révolté contre ses
lâches traits,

Et qui n'a point de foi n'a point pour

moi d'attraits.

Veux-tu qu'on me trahisse, et que
mon amour dure ?

J'ai souffert sa rigueur, mais je hais
son parjure,

Et tiens sa trahison indigne à l'avenir
D'occuper aucun lieu dedans mon
souvenir.

Qu'Alidor la possède ; il est traître
comme elle :

Jamais pour ce sujet nous n'aurons
de querelle.

Pourrais-je avec raison lui vouloir
quelque mal

De m'avoir délivré d'un esprit déloyal ?

Ma colère l'épargne, et n'en veut qu'à Cléandre :

Il verra que son pire était de se méprendre ;

Et si je puis jamais trouver ce ravisseur,

Il me rendra soudain et la vie et ma sœur.

Lycante

Faites mieux : puisqu'à peine elle pourrait prétendre

Une fortune égale à celle de Cléandre,

En faveur de ses biens calmez votre
courroux,

Et de son ravisseur faites-en son
époux.

Bien qu'il eût fait dessein sur une
autre personne,

Faites-lui retenir ce qu'un hasard lui
donne ;

Je crois que cet hymen pour
satisfaction

Plaira mieux à Phylis que sa
punition.

Doraste

Nous consultons en vain, ma

poursuite étant vaine.

Lycante

Nous le rencontrerons, n'en soyez
point en peine :

Où que soit sa retraite, il n'est pas
toujours nuit ;

Et ce qu'un jour nous cache, un autre
le produit.

Mais, dieux ! voilà Phylis qu'il a déjà
rendue.



Scène V

Doraste, Phylis, Lycante

Doraste

Ma sœur, je te retrouve après t'avoir perdue !

Et de grâce, quel lieu me cache le voleur

Qui, pour s'être mépris, a causé ton malheur ?

Que son trépas...

Phylis

Tout beau ; peut-être ta colère,

Au lieu de ton rival, en veut à ton
beau-frère.

En un mot, tu sauras qu'en cet
enlèvement

Mes larmes m'ont acquis Cléandre
pour amant :

Son cœur m'est demeuré pour peine
de son crime,

Et veut changer un rapt en amour
légitime.

Il fait tous ses efforts pour gagner

mes parents,

Et s'il les peut fléchir, quant à moi, je
me rends ;

Non, à dire le vrai, que son objet me
tente ;

Mais mon père content, je dois être
contente.

Tandis, par la fenêtre ayant vu ton
retour,

Je t'ai voulu sur l'heure apprendre
cet amour,

Pour te tirer de peine et rompre ta
colère.

Doraste

Crois-tu que cet hymen puisse me
satisfaire ?

Phylis

Si tu n'es ennemi de mes
contentements,

Ne prends mes intérêts que dans mes
sentiments ;

Ne fais point le mauvais, si je ne suis
mauvaise,

Et ne condamne rien à moins qu'il
me déplaie.

En cette occasion, si tu me veux du
bien,

C'est à toi de régler ton esprit sur le
mien.

Je respecte mon père, et le tiens
assez sage

Pour ne résoudre rien à mon
désavantage.

Si Cléandre le gagne, et m'en peut
obtenir,

Je crois de mon devoir...

Lycante

Je l'aperçois venir.

Résolvez-vous, monsieur, à ce qu'elle
désire.



Scène VI

Doraste, Cléandre, Phylis, Lycante

Cléandre

Si vous n'êtes d'humeur, madame, à
vous dédire,

Tout me rit désormais, j'ai leur
consentement.

Mais excusez, monsieur, le transport
d'un amant ;

Et souffrez qu'un rival, confus de
son offense,

Pour en perdre le nom entre en votre
alliance,

Ne me refusez point un oubli du
passé ;

Et son ressouvenir à jamais effacé,

Bannissant toute aigreur, recevez un
beau-frère

Que votre sœur accepte après l'aveu
d'un père.

Doraste

Quand j'aurais sur ce point des avis
différents,

Je ne puis contredire au choix de mes
parents ;

Mais outre leur pouvoir, votre âme
généreuse,

Et ce franc procédé qui rend ma
sœur heureuse,

Vous acquièrent les biens qu'ils vous
ont accordés,

Et me font souhaiter ce que vous
demandez.

Vous m'avez obligé de m'ôter
Angélique ;

Rien de ce qui la touche à présent ne
me pique :

Je n'y prends plus de part, après sa

trahison.

Je l'aimai par malheur, et la hais par
raison.

Mais la voici qui vient, de son amant
suivie.



Scène VII

Alidor, Angélique, Doraste,
Cléandre, Phylis, Lycante

Alidor

Finissez vos mépris, ou m'arrachez
la vie.

Angélique

Ne m'importune plus, infidèle. Ah,
ma sœur !

Comme as-tu pu sitôt tromper ton ravisseur ?

Phylis, à *Angélique*.

Il n'en a plus le nom ; et son feu légitime,

Autorisé des miens, en efface le crime ;

Le hasard me le donne, et changeant ses desseins,

Il m'a mise en son cœur aussi bien qu'en ses mains.

Son erreur fut soudain de son amour suivie ;

Et je ne l'ai ravi qu'après qu'il m'a ravie.

Jusque-là tes beautés ont possédé
ses vœux ;

Mais l'amour d'Alidor faisait taire
ses feux.

De peur de l'offenser te cachant son
martyre,

Il me venait conter ce qu'il ne t'osait
dire ;

Mais nous changeons de sort par cet
enlèvement :

Tu perds un serviteur, et j'y gagne un
amant.

Doraste, à *Phylis*.

Dis-lui qu'elle en perd deux ; mais

qu'elle s'en console,

Puisque avec Alidor je lui rends sa parole.

(A Angélique.)

Satisfaites sans crainte à vos intentions ;

Je ne mets plus d'obstacle à vos affections.

Si vous faussez déjà la parole donnée,

Que ne feriez-vous point après notre hyménée ?

Pour moi, malaisément on me trompe deux fois :

Vous l'aimez, j'y consens, et lui cède mes droits.

Alidor

Puisque vous me pouvez accepter sans parjure,

Pouvez-vous consentir que votre rigueur dure ?

Vos yeux sont-ils changés, vos feux sont-ils éteints ?

Et quand mon amour croît, produit-il vos dédains ?

Voulez-vous...

Angélique

Déloyal, cesse de me poursuivre ;

Si je t'aime jamais, je veux cesser de vivre.

Quel espoir mal conçu te rapproche de moi ?

Aurais-je de l'amour pour qui n'a point de foi ?

Doraste

Quoi ! le bannissez-vous parce qu'il vous ressemble ?

Cette union d'humeurs vous doit unir ensemble.

Pour ce manque de foi c'est trop le rejeter :

Il ne l'a pratiqué que pour vous imiter.

Angélique

Cessez de reprocher à mon âme
troublée

La faute où la porta son ardeur
aveuglée.

Vous seul avez ma foi, vous seul à
l'avenir

Pouvez à votre gré me la faire tenir :

Si toutefois, après ce que j'ai pu
commettre,

Vous me pouvez haïr jusqu'à me la
remettre,

Un cloître désormais bornera mes
desseins.

C'est là que je prendrai des
mouvements plus sains ;

C'est là que, loin du monde et de sa
vaine pompe,

Je n'aurai qui tromper, non plus que
qui me trompe.

Alidor

Mon souci !

Angélique

Tes soucis doivent tourner ailleurs.

Phylis, *à Angélique.*

De grâce, prends pour lui des
sentiments meilleurs.

Doraste, *à Phylis.*

Nous leur nuisons, ma sœur, hors de
notre présence

Elle se porterait à plus de
complaisance ;

L'amour seul, assez fort pour la
persuader,

Ne veut point d'autres tiers à les
raccommoder.

Cléandre, à *Doraste*.

Mon amour, ennuyé des yeux de tant
de monde,

Adore la raison où votre avis se
fonde.

Adieu, belle Angélique, adieu ; c'est
justement

Que votre ravisseur vous cède à
votre amant.

Doraste, à *Angélique*.

Je vous eus par dépit, lui seul il vous
mérite ;

Ne lui refusez point ma part que je
lui quitte.

Phylis

Si tu m'aimes, ma sœur, fais-en
autant que moi,

Et laisse à tes parents à disposer de
toi.

Ce sont des jugements imparfaits que
les nôtres :

Le cloître a ses douceurs, mais le monde en a d'autres

Qui pour avoir un peu moins de solidité,

N'accommodent que mieux notre instabilité.

Je crois qu'un bon dessein dans le cloître te porte ;

Mais un dépit d'amour n'en est pas bien la porte,

Et l'on court grand hasard d'un cuisant repentir

De se voir en prison sans espoir d'en sortir.

Cléandre, à *Phylis*.

N'achèverez-vous point ?

Phylis

J'ai fait, et vous vais suivre.

Adieu. Par mon exemple apprend
comme il faut vivre,

Et prends pour Alidor un naturel
plus doux.

*(Cléandre, Doraste, Phylis et Lycante
rentrent.)*

Angélique

Rien ne rompra le coup à quoi je me
résous :

Je me veux exempter de ce honteux
commerce

Où la déloyauté si pleinement
s'exerce ;

Un cloître est désormais l'objet de
mes désirs :

L'âme ne goûte point ailleurs de
vrais plaisirs.

Ma foi qu'avait Doraste engageait ma
franchise ;

Et je ne vois plus rien, puisqu'il me
l'a remise,

Qui me retienne au monde, ou
m'arrête en ce lieu :

Cherche une autre à trahir ; et pour
jamais adieu.



Scène VIII

Alidor

Que par cette retraite elle me
favorise !

Alors que mes desseins cèdent à mes
amours,

Et qu'ils ne sauraient plus défendre
ma franchise,

Sa haine et ses refus viennent à leur secours.

J'avais beau la trahir, une secrète amorce

Rallumait dans mon cœur l'amour par la pitié ;

Mes feux en recevaient une nouvelle force,

Et toujours leur ardeur en croissait de moitié.

Ce que cherchait par là mon âme peu rusée,

De contraires moyens me l'ont fait obtenir ;

Je suis libre à présent qu'elle est

désabusée,

Et je ne l'abusais que pour le devenir.

Impuissant ennemi de mon
indifférence :

Je brave, vain Amour, ton débile
pouvoir,

Ta force ne venait que de mon
espérance,

Et c'est ce qu'aujourd'hui m'ôte son
désespoir.

Je cesse d'espérer et commence de
vivre ;

Je vis dorénavant, puisque je vis à
moi ;

Et quelques doux assauts qu'un
autre objet me livre,

C'est de moi seulement que je
prendrai la loi.

Beautés, ne pensez point à rallumer
ma flamme ;

Vos regards ne sauraient asservir ma
raison ;

Et ce sera beaucoup emporté sur
mon âme,

S'ils me font curieux d'apprendre
votre nom.

Nous feindrons toutefois, pour nous
donner carrière,

Et pour mieux déguiser nous en

prendrons un peu ;

Mais nous saurons toujours
rebrousser en arrière,

Et quand il nous plaira nous retirer
du jeu.

Cependant Angélique enfermant
dans un cloître

Ses yeux dont nous craignons la
fatale clarté,

Les murs qui garderont ces tyrans de
paroître

Serviront de remparts à notre liberté.

Je suis hors de péril qu'après son
mariage

Le bonheur d'un jaloux augmente
mon ennui,

Et ne serai jamais sujet à cette rage

Qui naît de voir son bien entre les
mains d'autrui.

Ravi qu'aucun n'en ait ce que j'ai pu
prétendre,

Puisqu'elle dit au monde un éternel
adieu,

Comme je la donnais sans regret à
Cléandre,

Je verrai sans regret qu'elle se donne
à Dieu.



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

